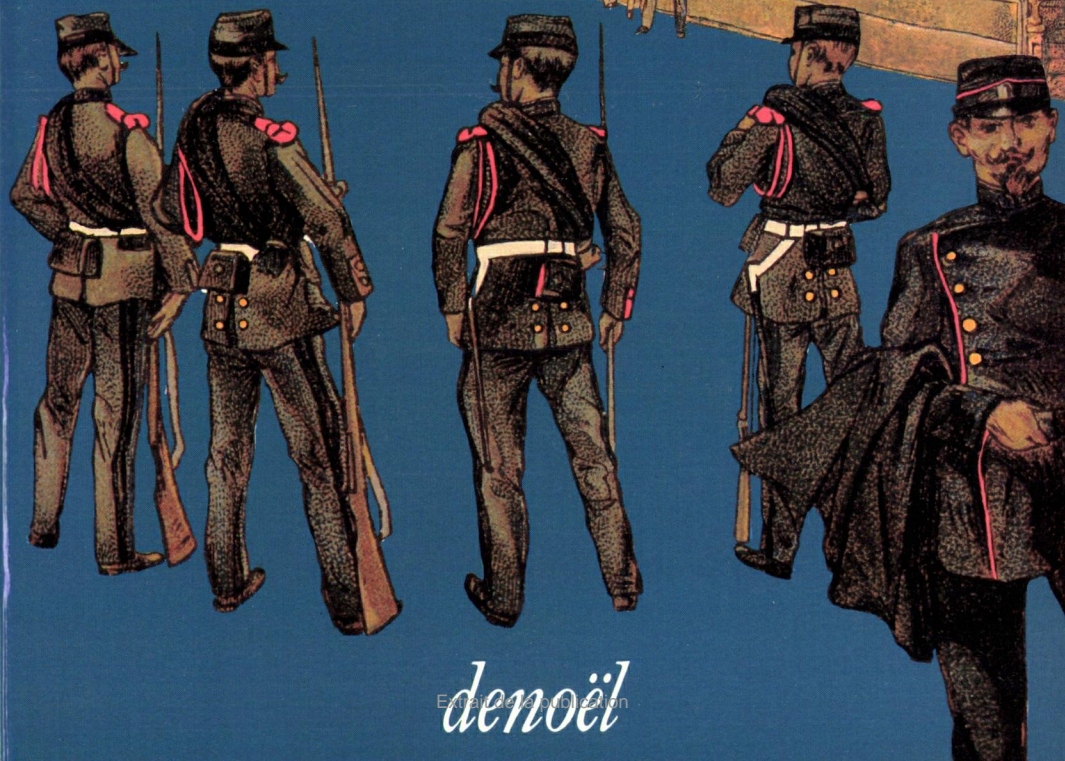
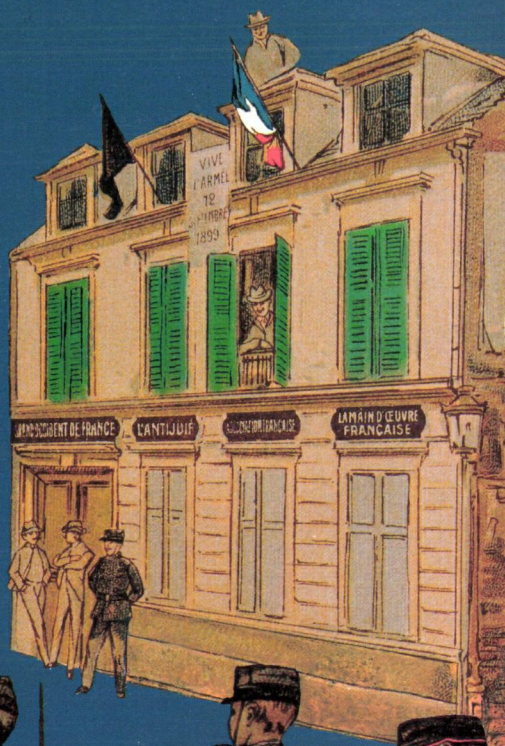


Jean-Paul Clébert

Fort
Chabrol

roman vrai



denoël

Fort Chabrol

DU MÊME AUTEUR

Romans

Paris insolite (*Denoël 1952*)
La Vie sauvage (*Denoël 1953*)
Le Blockhaus (*Denoël 1955*)
Le Silence, l'exil et la ruse (*Denoël 1968*)
L'Incendie du Bazar de la Charité (*Denoël 1978*)

Essais

Les Tsiganes (*Arthaud 1961*)
Tsiganes et gitans (*Chêne 1975*)
Les Tsiganes (*Tchou 1977*)
Bestiaire fabuleux, dictionnaire
de symbolique animale
(*Albin Michel 1971*)
Mythologie d'André Masson (*Cailler 1971*)
Histoire et guide de la France secrète
(*Planète 1968*)

Sur la Provence

Provence insolite (*Grasset 1958*)
Guide de la Provence mystérieuse (*Tchou 1965*)
Contes et légendes de la Provence mystérieuse
(*Tchou 1968*)
Rêver de la Provence (*Vilo 1967*)
Rêver de la Camargue (*Vilo 1967*)
La Camargue (*Alpha 1976*)
Provence antique (tome 1, Préhistoire)
(*Laffont 1966*)
Provence antique (tome 2, Epoque gallo-romaine)
(*Laffont 1970*)
Vivre en Provence (*Tchou 1977*)
La Provence de Mistral (*Édisud 1980*)

JEAN-PAUL CLÉBERT

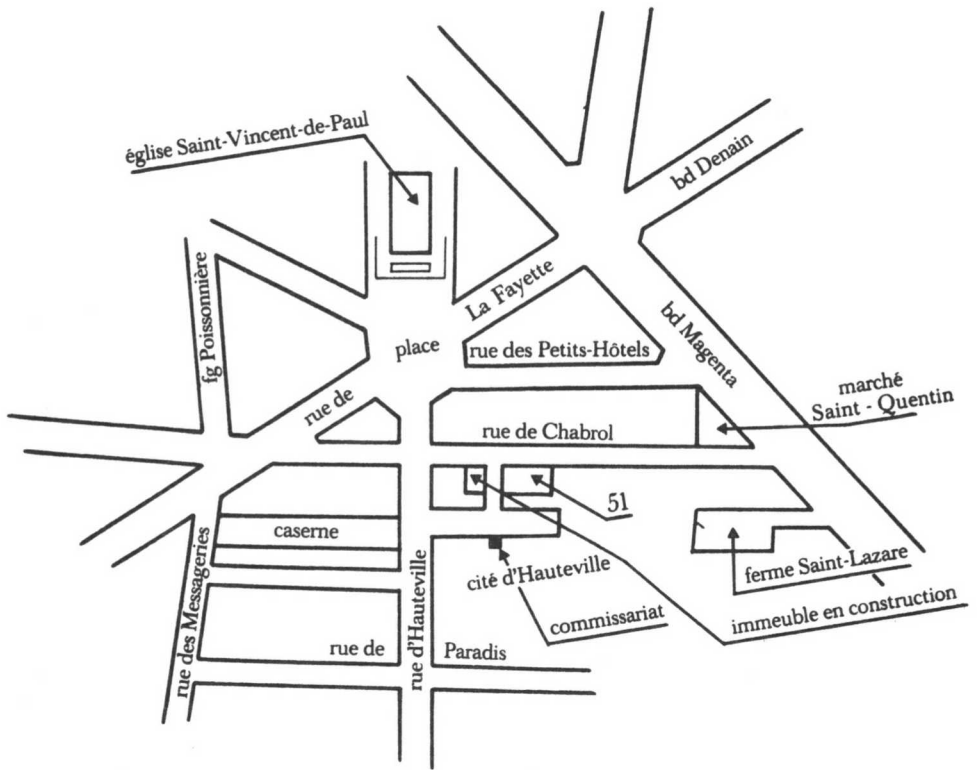
Fort Chabrol
1899

roman vrai

DENOËL

**© by Editions Denoël, 1981
19, rue de l'Université, 75007 Paris**

à Véronique



FORT CHABROL
51, rue de Chabrol

Avertissement

Comme *L'Incendie du Bazar de la Charité*, ce nouveau « roman vrai » tente de faire revivre — autour d'un fait divers significatif — le paysage mental, social et politique des années 1900.

L'auteur a voulu, cette fois encore, faire un montage, un « collage », des textes, discours, déclarations, articles de presse et manifestes de l'époque. Il va de soi que ce livre, plagiant, sinon parodiant, le ton odieux, la cruelle ironie, la bêtise incommensurable et pour tout dire la saloperie qui a présidé à ces avatars du nationalisme et de l'antisémitisme, doit être lu au second degré. Il fallait mettre sous les yeux du lecteur les documents eux-mêmes et lui donner l'illusion de les lire et de les vivre en 1899 pour que soit mise en relief cette ignoble entreprise de chauvinisme et de racisme.

A travers les tribulations d'un Jules Guérin, chef de la Ligue antisémitique, et les péripéties du blocus de la rue de Chabrol, c'est le fascisme qui naît en France, s'y organise et met en place ses futures structures.

Un coup d'État manqué

Où l'on apprend, le dimanche 13 août 1899, que Jules Guérin, chef de la Ligue antisémite de France, s'enferme dans ses bureaux de la rue de Chabrol, à Paris, pour protester contre les poursuites dont font l'objet les meneurs nationalistes à la veille du procès en révision de Dreyfus.

Où l'on découvre les raisons du coup d'État ourdi par Paul Déroulède, et comment les nationalistes espèrent renverser le pouvoir.

Où l'on devine, à travers le déchaînement de la presse, l'état d'esprit qui règne en cette dernière année du siècle.

Où l'on rencontre nombre de personnages équivoques, empressés à mettre en place un nouvel ordre absolu, patriotique, militariste, social-nationaliste et antisémite.

Dimanche 13 août 1899

*

*Jules Guérin
et la Ligue antisémite de France*

*

*Le marquis de Morès
et les bouchers de la Villette*

*

*Un dîner de têtes chez M^{me} de Loynes
à la manière de Léon Daudet*

*

La Ligue de la Patrie française

*

La mort parfumée de Félix Faure

*

*Le retour de Déroulède,
ou Don Quichotte de la R'vanche*

*

*La Ligue des Patriotes
Paris complète*

*

Les Pieds-Nickelés antisémites

*

A l'Élysée !

*

*La grande parade nationaliste
des Mille-Colonnes*

*

*Général, nous voilà !
L'appel au soldat*

*

Un coup d'État raté

Dimanche 13 août 1899. Les Parisiens croient au bonheur. Du moins à celui que porte ce chiffre privilégié. Pensez donc, le dernier été du siècle ! Il est cinq heures, Paris s'éveille. Il fait beau, il fera chaud. Le ciel est déjà tout blanc. Dans les quartiers populaires et bourgeois de la rive droite, on s'apprête à passer heureusement cette journée dominicale.

Ceux qui restent chez eux et qui lisent, il en est encore, pourront bercer leur après-midi étouffant sous les plantes vertes des révélations osées que procure M^{me} la Comtesse Gyp dans son bel ouvrage de dame, *Les Izolâtres*, que l'éditeur Juven vient de publier avec tant d'à-propos. Les moins sérieux, ou les plus sages, liront plutôt *L'Affaire Blaireau* de M. Alphonse Allais, une histoire (à se tordre !) d'erreur judiciaire qui fera bien oublier celle que l'on veut nous imposer à Rennes.

Ceux à qui leurs moyens permettent de rester en ville iront au café-concert. Le choix n'est pas très riche en cette morte-saison. Il y a l'Alcazar d'été où l'on joue la revue de Cellarius, *En avant les p'tites femmes !* un régal pour l'esprit et pour les yeux, des scènes amusantes et des défilés de jolies filles déshabillées de façon suggestive. Mais on évitera la revue des Ambassadeurs, éreintée cette semaine par Morès-Ridendo qui a vivement critiqué les chansons stupides, la chanteuse internationale qui exhibe sa viande

aux vieux messieurs et aux rastas en gloussant comme une cocotte enrhumée, et ce regrettable tableau représentant *Les Dernières Cartouches* de Bazeilles, jugé d'une incroyable inconvenance au moment où nos vertus nationales sont si gravement insultées.

Ceux qui veulent quitter la capitale pour la banlieue et se donner un peu l'illusion de la campagne se ruent comme d'habitude sur les rives de Chatou où l'on taquine aussi promptement le goujon que la gourgandine, où l'on se livre aux joies sportives du canotage façon Maupassant ou du bicyclisme modèle Jarry. Les plus fortunés des moins riches préfèrent les trains de plaisir à marche rapide qui, en quatre heures, les emmènent sur les plages de Dieppe où ils vont se laver les pieds dans l'eau salée et respirer la crevette au bout de leurs doigts.

Enfin, ceux qui bénéficient d'une carte d'abonnement aux bains de mer délivrée par les Chemins de fer de l'Ouest sont déjà en route. Mais la plupart s'arrêteront à la station de Rennes pour y prendre d'abord un bain de foule et s'oxygéner l'esprit dans l'atmosphère particulièrement vivifiante qui y règne autour du lycée. Il faut avouer que depuis dimanche dernier le chef-lieu de l'Ille-et-Vilaine fait assez parler de lui. Face au coq gaulois, le coucou de Rennes, autre gallinacé singulièrement cocoriquant, dresse très haut son blason orné d'hermines et les juges qui occupent les stalles de ce vaste poulailler, le col armé de même, ont bien du mal à empêcher les gens de caqueter. On n'imagine pas, nous confie le préfet, les violences de paroles qui s'échangent dans les cafés et sur les promenades à propos du nouveau procès Dreyfus.

Contre les tentatives faites pour prouver l'innocence d'un israélite que toute la France a reconnu coupable de la plus infâme trahison, les bons patriotes, nationalistes et antisémites, protestent avec la dernière énergie. La « Belle Affaire » n'est plus qu'une historiette qui n'a que l'intérêt grossier d'un roman-feuilleton, dit Maurice Barrès, mais elle engage, à leurs yeux, l'honneur national tout entier.

Le 25 juillet dernier, les citoyens rennais, réunis place Sainte-Anne, ont déclaré se solidariser pour lutter contre

leur ennemi commun, le Juif, par tous les moyens possibles : en n'achetant rien chez lui, en le mettant à la porte de toutes les affaires, tant politiques que commerciales. Ils se sont engagés à faire profiter de leur argent l'ouvrier et le petit commerçant, plus estimables à leurs yeux et plus dignes d'intérêt que le malfaisant parasite, seule cause de la crise sociale et économique que nous traversons, des discordes qui divisent la France et des attaques infâmes dirigées chaque jour contre notre belle et héroïque armée nationale. Ils envoient à Drumont et à Déroulède l'expression de leur respectueux dévouement et jurent de combattre avec eux jusqu'à ce qu'ils aient vu le triomphe définitif de leur patriotique devise : *La France aux Français !*

Depuis que Dreyfus est revenu de son bagne, le lycée de Rennes, où se déroule, et va se dérouler encore longtemps, le procès en révision, est un champ clos où s'affrontent vivement les passions françaises. Le rideau s'est levé sur cette *Ile du Diable*, pièce secrète en trois ans et plusieurs tableaux, et des acteurs chamarrés vont rejouer devant nous *Le Mystère du Bordereau*, à la lueur des chandelles vertes tenues par des dragons en peau d'hermine, en ce lieu même où, on le sait assez, le professeur Hébert s'est métamorphosé en père Ubu qui lui aussi voulut marcher sur les Polonais et prendre le pouvoir. Alfred Jarry est à Paris, paraît-il, mais il doit bien rire et s'écrier : Merdre ! en écoutant la nouvelle chanson du décervelage que les spectateurs reprennent en chœur pendant les entractes :

*... Quand le dimanche s'annonçait sans nuages,
Nous exhibions nos beaux accoutrements
Et nous allions voir le décervelage
A Thorigné, passer un bon moment...*

Tout le monde est là. Le capitaine Bordure, les Palotins, le bâton à phynances. On s'invective, on se harcèle, on s'injursulte, on se traite de traître, on fait passer les témoins dans la trappe...

Un coup d'État manqué

*Voyez, voyez la machin' tourner,
Voyez, voyez la cervell' sauter,
Voyez, voyez les rentiers trembler... !*

A Paris, l'ouvrier ébéniste, qui n'a pas de quoi s'offrir le voyage, descend sur le Boulevard. Le spectacle de la rue est gratuit et constamment renouvelé. On peut encore (mais pour combien de temps ?) y marcher à pied et traverser la chaussée sans trop craindre les fiacres de la Compagnie des petites voitures dont les cochers sont de vert habillés et de cuir bouilli coiffés, et ceux de l'Urbaine dont les automédons sont en redingote mastic et haut-de-forme luisant de blancheur.

Le Boulevard, au singulier, a perdu de sa noblesse. Il se popularise, se démocratise, s'encanaille même. Il s'est déplacé d'ouest en est, au contraire de ce que prévoyait M. de Balzac. On s'éloigne de la Madeleine et de l'Opéra pour se rapprocher de Poissonnière et de Bonne-Nouvelle. Le boulevard Montmartre est devenu l'artère des affaires (la marée de l'argent) et de la presse (les coulisses et les odeurs).

Les hommes graves qui font encore la bourgeoisie passent leur dimanche au café où ils ont leurs habitudes. Ils regardent passer les froufrous et consultent les journaux. La bourse n'est pas bonne. La semaine a été pour notre marché d'une inactivité absolue et les cours ont naturellement porté la trace de ce manque d'affaires. En présence de la tension monétaire persistante, de la crainte d'une élévation du taux de l'escompte à Londres (toujours ces Anglais !), de l'appréhension qui règne quant à l'éventualité d'incidents au cours du procès de Dreyfus, on pense que pousser les cours serait en ce moment de la dernière imprudence.

Le Boulevard est aussi un thermomètre politique. Au n° 14 du boulevard Montmartre, les bureaux de *La Libre Parole*, le journal antisémite de Drumont, se trouvent au-dessus de la brasserie de *La Grande Maxéville* où se réunissent tous les notoires nationalistes. C'est le forum de toutes les oppositions et de tous les complots. La plupart des clients ont un nom célèbre sur l'échiquier politique.

On y est tellement xénophobe qu'on y refuse avec éclat la bière allemande.

La *Maxéville* est la première des brasseries parisiennes pour les tapages martelés à coups de canne, les slogans criés à tue-tête, les chants patriotiques, les clameurs à la Déroulède et les accents de *La Marseillaise antijuive* reprise en chœur par les garçons eux-mêmes. S'y côtoient dans une suspecte fraternité les royalistes et les monarchistes, les bonapartistes et les plébiscitaires, les patriotes et les antisémites, les anarchistes de droite et les socialistes-nationalistes de Barrès. On y rencontre les émissaires titrés des Prétendants exilés et les mouchards de la Préfecture, les journalistes revanchards et les directeurs de feuilles à scandales, les très riches bouchers de la Villette toujours prêts à prêter main-forte et les très hauts généraux toujours soucieux de mobiliser les pékins.

Ici, l'on est bien loin des dimanches au bord de l'eau. On palabre interminablement sur le sort de la France. On assassine à chaque toast cette Gueuse de République. On boit à Jeanne d'Arc et on crie à chaque pause : Vive l'Armée ! A bas les Juifs ! A mort les Traîtres !...

Aujourd'hui, ces cris redoublent de plus belle. Il n'est question que de la rue de Chabrol où Jules Guérin, le délégué général de la Ligue antisémitique, s'est volontairement enfermé dans les bureaux du siège du Grand Occident de France (ainsi baptisé pour faire front au Casino franc-maçon de la rue Cadet) où se trouvent également les bureaux et l'imprimerie du journal *L'Anti-juif*, lancé il y a tout juste un an.

On apprend, autant par les journaux que par la rumeur publique, que, dans la matinée d'hier, samedi 12 août, le gouvernement a fait arrêter Paul Déroulède et une vingtaine de personnes sous la grave inculpation de complot contre l'État. Trente-six mandats d'amener ont été lancés. Parmi les ligueurs visés se trouvent les chefs des troupes de choc de la Ligue des patriotes, MM. Barillier et Baillère, les meneurs des groupes de la Villette, les bouchers Dumay, Sarazin et les deux frères Violet, les chefs de la Jeunesse antisémitique, MM. Dubuc et Cailly, les agents

de liaison et les commanditaires royalistes de la Ligue antisémite, MM. Buffet, Guixou-Pagès et le comte de Sabran-Pontevès.

Le ministère Waldeck-Rousseau a frappé fort, dans le but évident de décapiter les ligues patriotes et nationalistes. On s'attendait à ces représailles, mais tout de même la surprise est forte. Les prévenus seront déférés devant la Haute Cour. Des perquisitions ont commencé à leur domicile.

Quant à Jules Guérin, le chef de la Ligue antisémite de France, visiblement prévenu à temps, il n'a pas voulu se soumettre et s'est volontairement barricadé à l'intérieur du siège de son organisation, rue de Chabrol, considéré comme une véritable forteresse. Un commissaire de police s'est rendu à ce local, mais sans mandat de justice. M. Guérin a refusé formellement de lui ouvrir et a déclaré qu'il ferait usage des armes qu'il possède si la police tentait de forcer sa porte.

Il a fait aux journalistes venus l'interviewer quelques instants plus tard la déclaration suivante :

« Mon arrestation est arbitraire et illégale. Rien ne la justifie. C'est un coup de force auquel je suis résolu à résister par la force. Mes amis et moi avons décidé de ne faire aucune agitation pendant toute la durée du procès de Dreyfus à Rennes afin que la justice se prononçât au milieu du calme le plus complet. L'opinion a pu se rendre compte de la dignité de notre attitude. Nous attendions. Notre maison de la rue de Chabrol nous appartient ; nous y sommes donc chez nous. Je suis ici avec quarante camarades bien décidés à faire respecter leur domicile. Nous avons chacun une carabine et un revolver, et trois cents cartouches par homme, des vivres pour trois mois. C'est plus qu'il n'en faut pour résister aux sbires de Waldeck. Cette maison est imprenable. Elle a des murs de soixante centimètres d'épaisseur et toutes les baies sont blindées de fer. Quiconque réussirait à porter la main sur l'un de nous serait un homme mort. On ne nous prendra ni par la fatigue ni par la faim. Quant à nous réduire par la force, qu'on vienne s'y frotter ! »

Tout Paris, d'un seul élan, n'a plus de regard que pour cet extraordinaire défi lancé par un homme seul, ou presque, à l'autorité tout entière. Déjà la population se porte en foule dans cette rue de Chabrol brusquement célèbre et que viennent d'investir la troupe et la police.

La rue de Chabrol, qui doit son nom au préfet de la Seine comte Gilbert-Gaspard de Chabrol de Volvic qui ne négligea rien pour assainir Paris, est une paisible voie reliant la rue La Fayette au boulevard Magenta, à la hauteur du marché Saint-Quentin construit par Baltard. L'immeuble qui porte le n° 51 est l'une des plus vieilles maisons du quartier et ressemble plus à une construction campagnarde qu'à un hôtel particulier. Son toit de tuiles et ses mansardes, ses deux seuls étages font regretter le jardin qui jadis l'entourait. Elle forme aujourd'hui l'angle de la cité d'Hauteville, espèce de ruelle vide qui ramène le passant égaré vers la rue d'Hauteville et la caserne de la Nouvelle-France.

Du côté de la cité, la maison n'offre qu'une façade aveugle et muette, un long et haut mur nu dans lequel ne s'ouvrent que de rares jours de souffrance grillagés. Mais l'on s'étonne de la longueur de ce mur. Les arrières de cette aimable bâtisse semblent se prolonger en un bâtiment plus moderne, noyé dans les constructions avoisnantes. Dans la cité, la maison, en débordement sur la ruelle, forme ensuite un angle en retrait et s'acole à un hôtel meublé qui, lui, respecte le nouvel élargissement de la voie. Là aussi, un mur nu ne présente que des fenêtres fermées de barreaux. L'ensemble, de ce côté, fait assez penser à une prison. D'autant qu'au n° 4 du passage se trouve un commissariat de police.

De l'autre côté de la cité, à l'angle de la rue de Chabrol, commence à s'élever un immeuble en construction bardé d'échafaudages et de palissades, et dont les cinq premiers étages surplombent les toitures du n° 51.

C'est donc la façade seule qui retient l'attention des badauds déjà fort nombreux à considérer le mystérieux siège de la Ligue guériniste. Au rez-de-chaussée, trois

fenêtres hermétiquement closes et une porte cochère dont les lourds battants sont également fermés. Un petit guichet de cuivre permet cependant la communication avec les occupants. Au-dessus de la porte d'entrée s'étale la raison sociale de la maison : *Grand Occident de France — Rite antijuif*.

Au premier étage, quatre fenêtres aux persiennes jalousement repliées. Et dans le toit quatre ouvertures mansardées, cette fois ouvertes, mais il est impossible, de la rue, d'y voir autre chose que de l'ombre. Entre les deux mansardes centrales, un vaste calicot porte ces mots en grosses lettres : « Vive l'Armée! A bas les Traîtres! »

Sur le trottoir d'en face, la foule, déjà grosse, contemple avec curiosité cette façade close et converse aimablement avec les soldats et les agents de police qui font les cent pas devant l'immeuble. Le soleil et la chaleur donnent un air de kermesse et de fête à ce spectacle inhabituel. Les fenêtres des immeubles sont pleines de locataires qui se parlent de balcon à balcon. Chacun espère voir apparaître, soit à la porte, soit à l'une des baies, la figure bien connue dans le quartier du chef de la Ligue antijuive.

Les reporters aussi sont nombreux qui piétinent au plus près de la porte, s'enquièreent auprès des fonctionnaires de la préfecture, attendent impatiemment des nouvelles fraîches. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que Jules Guérin daigne en laisser entrer quelques-uns qu'il reçoit dans le hall d'entrée. Les journalistes sont impressionnés par le blindage intérieur de la porte et par une forte grille fermée qui les sépare d'une salle qu'ils distinguent à peine.

Mais ils n'ont d'ouïe à l'instant que pour le discours que leur tient le maître du Grand Occident.

M. Jules Guérin, d'abord, ne trouve pas à propos de révéler ses intentions. Il préfère s'en tenir aux raisons générales qui le poussent à résister ainsi à ce qu'il nomme « l'arbitraire gouvernemental ». Dans le style qui lui est coutumier, et qui porte, c'est certain, sur la fragile imagination des foules qui l'entourent, il vitupère les

1899. En cette dernière année du siècle, les Parisiens veulent croire au bonheur. Mais le président Félix Faure meurt en février dans les bras de la belle Mme Steinheil. Ses funérailles et l'élection de son successeur, Emile Loubet, donnent lieu à des manifestations nationalistes. Déroulède prend la tête d'un mouvement insurrectionnel et, s'efforçant de rallier royalistes, bonapartistes et plébiscitaires, tente un coup d'Etat contre la République et essaie d'entraîner la troupe à marcher sur l'Elysée.

Le complot échoue et, pour mettre fin à cette fièvre qui rappelle les désordres boulangistes, le gouvernement de Waldeck-Rousseau ordonne l'arrestation des meneurs et leur comparution devant la Cour de la Sûreté de l'Etat. La situation est explosive, d'autant que les antisémites et La Libre Parole de Drumont, à l'annonce du nouveau procès de Dreyfus à Rennes, multiplient les appels au racisme.

L'un des plus violents conspirateurs, Jules Guérin, animateur de la Ligue antisémitique et directeur du journal L'Antijuif, se réfugie dans ses bureaux du 51, rue de Chabrol, transformés en forteresse. Applaudis par une grande partie de la population, mystérieusement renseignés et habilement ravitaillés, Guérin et ses ligueurs vont soutenir pendant 40 jours (12 août-21 septembre) un siège farouche contre la police et l'armée.

Ce blocus extraordinaire dont le spectacle attire tout Paris soulève des passions exaspérées, provoque des manifestations tumultueuses et des affrontements brutaux... Très curieusement, Jules Guérin décide de se rendre le jour même où à Rennes est prononcé le verdict qui gracie Dreyfus.

Outre le récit minutieux du siège, replacé dans son contexte politique et événementiel, l'auteur relate les différentes versions qui ont été avancées pour justifier cette affaire et son mystérieux dénouement : collusion avec le gouvernement ou complot contre l'Etat.

En réalité, à travers les tribulations de Guérin et les péripéties du Fort Chabrol, c'est le fascisme qui naît en France, s'y organise et met en place ses premières structures.

